

Marguerite émue et tremblante jette un doux regard sur son époux, et attend la visite de René ; il arrive, portant pour la dernière fois le costume oriental ; il tombe à genoux devant la princesse, la contemple avec ravissement, puis ses yeux se voilent, des larmes abondantes coulent sur ses joues décolorées. Marguerite, pleine de compassion et de reconnaissance, lui exprime les sentiments de la plus tendre sœur.

— Ma gratitude sera éternelle, dit-elle ; je vous dois la vie d'un époux adoré, mes vœux ardents montent pour vous vers le ciel ; que votre gloire augmente encore, que l'amitié, que la vertu vous consolent !

C'était ainsi que la prudente duchesse plaçait le nom de son époux et les vœux d'une sœur dans l'expression d'une affection qu'elle voulait rendre pure et sainte.

— Je ne vous verrai plus, Madame, dit enfin le triste René, et cet instant, qui passerait inaperçu pour tant d'hommes, est pour moi une céleste vision et un étrange mélange de joie céleste et de douleur profonde. Ma vie entière sera consacrée à vous aimer, à vous adorer dans le silence, à prier pour vous, et lorsque ce cœur, où vous régnerez en souveraine, aura cessé de battre, une main amie vous rapportera votre rose blanche et votre portrait.

Cette entrevue, délicieux martyr pour René, ne pouvait se prolonger ; il baisa la main que lui tendit encore Marguerite, et, faisant appel à son courage, il s'éloigna pour se jeter dans la litière qui le ramena au couvent. Toute la journée, Marguerite fut triste et rêveuse ; lorsqu'elle put se retirer chez elle, elle était brisée par la contrainte. L'amour respectueux de René lui inspirait une douloureuse sympathie.

Au point du jour, le duc et la duchesse se trouvèrent